

# GEOPOLITIQUE DES CONFLITS AU XXI<sup>E</sup> SIECLE

Par M. Jean-Pierre MARICHY

## Introduction

Le passage du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, sur le plan des relations internationales, peut être symbolisé par deux dates qui ont frappé les esprits : celle de la chute du Mur de Berlin, le 9 novembre 1989, et celle des attentats du 11 septembre 2001. La première, préfigurant l'implosion de l'URSS, en décembre 1991, marque la fin de la Guerre Froide, caractérisée par la division de l'Europe, elle-même matérialisée par le « rideau de fer ». La seconde, mettant dramatiquement fin aux espoirs de paix généralisée que la précédente avait suscités, annonce avec l'hyper-terrorisme, la naissance d'une nouvelle forme de conflit et, par elle, la pérennité de la guerre.

En effet, en laissant pour l'instant de côté le problème de la fréquence, de la nature et de l'intensité de la guerre en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, le premier constat qu'il convient de faire concerne l'actualité du phénomène guerrier que l'on retrouve sous diverses formes à peu près partout dans le monde et que l'on n'hésite plus à nommer : en France on pourrait citer deux indices : le centre de perfectionnement des officiers supérieurs que l'on avait rebaptisé pudiquement en 1993, *Collège Interarmées de Défense*, a repris, en janvier 2011, son appellation traditionnelle d'*Ecole de Guerre*. D'autre part, alors qu'une réticence certaine s'était manifestée pour parler de guerre à propos de l'intervention française en Afghanistan, le terme est couramment employé pour l'opération *Serval* au Mali, non seulement dans les médias mais même dans le discours officiel. Dès le débat du 16 janvier 2013 à l'Assemblée Nationale, il est utilisé par plusieurs orateurs sans que le gouvernement ne réagisse : ainsi Hervé Morin, ancien ministre de la Défense : « *Cette guerre n'est pas une guerre de choix, c'est une guerre de nécessité* ». Le Ministre en activité lui-même, Jean-Yves Le Drian l'emploie dans son message aux forces à Tessalit, le 7 mars : « *Vous êtes les têtes de pont de cette guerre sans répit que la France a décidé de livrer contre les groupes terroristes qui sévissent encore au Mali* ». D'un point de vue linguistique, il est d'ailleurs intéressant de noter que, déjà par référence aux horreurs de la guerre, le terme est emprunté au francique, langue des envahisseurs barbares, *werra*, préféré, dès le haut Moyen Âge, à la racine latine *bellum*, trop proche du bas latin *bellus*, *a*, *um*, beau. Si on passe du domaine du discours à celui du réel,

les luttes armées restent omniprésentes, qu'il s'agisse du Mali, des tensions entre les deux Soudan, de la guerre civile en Syrie, ou de l'Afghanistan, pour ne pas évoquer les rodomontades de la Corée du Nord. C'est cette diversité des lieux de conflits qui nous incitera à privilégier l'approche géopolitique du phénomène mais il faut peut-être auparavant rappeler l'environnement historique et épistémologique de cette discipline.

L'origine de la géopolitique est en effet clairement située et datée. Certes les interactions complexes entre l'espace, le temps et la politique, ainsi que les affrontements violents auxquels elles peuvent donner lieu ont fait l'objet d'analyses et de réflexions depuis l'Antiquité. La Bible ou le Coran comme l'Iliade ou le Mahâbhârata sur le plan épique, ou les œuvres de Sun Tzu, d'Hérodote ou de Thucydide, fondateurs de la stratégie et de l'histoire, abordent déjà des thèmes que l'on pourrait qualifier de géopolitiques ; mais c'est dans le monde germanique de la fin du XIX<sup>e</sup> que va se développer une approche nouvelle née de l'évolution des études géographiques que le politiste suédois Rudolph Kjellen<sup>1</sup>(1869-1922) baptisera « géopolitique ». L'œuvre fondatrice est la « *Politische geographie* » publiée en 1897 par Friedrich Ratzel (1844-1904). Au confluent parfois contradictoire d'un scientisme darwinien et d'une idéologie nationaliste voire impérialiste, l'auteur y soutient que l'Etat, organisme vivant, se développe à partir d'un espace nourricier, le *lebensraum*, que les hommes qui y vivent visent à étendre et à renforcer pour accroître sa viabilité. De façon plus synthétique, Kjellen définira la géopolitique : « science de l'Etat comme organisme géographique tel qu'il se traduit dans l'espace ». Le principal disciple de Ratzel, Karl Haushofer (1869-1946) précisera et généralisera ces concepts autour de l'idée que l'Etat doit s'étendre jusqu'aux limites de l'espace susceptible de procurer à sa population la satisfaction de ses besoins et de ses ambitions. Bien que l'influence exacte de Haushofer sur la politique internationale du III<sup>e</sup> Reich nazi soit discutée, le fait qu'il ait eu Rudolph Hess pour étudiant puis ami, et qu'il ait rencontré Hitler à plusieurs reprises est établi et explique, outre son suicide en 1946, le discrédit que subira la géopolitique après la Guerre. Elle avait cependant connu aussi un important développement dans la pensée anglo-saxonne dont l'école géopolitique, avec des méthodes comparables et des finalités politiques voisines mais des contenus contraires, avait opposé la maîtrise de la mer au pouvoir terrestre (Amiral Mahan 1840-1914) et défini une vision planétaire de cette opposition Terre-Mer (Halford Mackinder- 1861-1947- concept de l'Ile Mondiale et du *Heartland* eurasiatique) avant que l'Américain Nicholas Spykman (1893-1943) n'ajoute l'idée d'un *rimland*, anneau terrestre entourant le *heartland* et susceptible d'en limiter l'hégémonie, donnant ainsi un fondement géopolitique à la politique du *containment* des Etats-Unis pendant la Guerre Froide. En France l'inspiration géopolitique a été plus réduite et a surtout consisté

---

<sup>1</sup> Pour ne pas alourdir la présentation, les références des auteurs cités seront précisées en bibliographie

en une vive critique de la géopolitique allemande par les géographes Jacques Ancel (1882-1943) et Albert Demangeon (1872-1940). On peut cependant déjà noter un intérêt pour la géopolitique régionale chez Paul Vidal de la Blache (1845-1918) que l'on retrouvera chez le politiste André Siegfried (1875-1959), fondateur de la géographie électorale. Enfin il est clair que la notion d'économie-monde de Fernand Braudel (1902-1985) combine magistralement histoire économique et géopolitique. Et c'est en France que, depuis plusieurs décennies, les analyses géopolitiques se sont multipliées. On doit cette refondation de la géopolitique au géographe Yves Lacoste avec un ouvrage, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* et une revue *Hérodote* (1976). A partir de là une véritable école s'est développée avec notamment Michel Foucher, Philippe Moreau Defarges, Pascal Lorot, François Thual, Aymeric Chauprade, Gérard Dussouy ou Patrice Gourdin. Ce développement s'est accompagné de la médiatisation d'une cartographie renouvelée par la mode des atlas, modernisés par les nouvelles techniques de réalisation des cartes et le ton des commentaires de leurs auteurs : Gérard Chaliand, Jean-Pierre Rageau, Jean-Christophe Victor ou Virginie Raisson. Ces succès répondent à une profonde mutation de la discipline, renonçant au déterminisme géographique et aux finalités politiques qui avaient déconsidéré la géopolitique germanique, pour s'efforcer de donner une explication multifactorielle de la complexité des rapports des hommes et des sociétés avec leur environnement spatio-temporel. S'adossant parfois à des références phénoménologiques, structuralistes ou constructivistes, la nouvelle géopolitique inverse le rapport homme/nature en soulignant l'importance des représentations idéologiques dans l'édification des constructions territoriales qui président à l'insertion spatiale des sociétés humaines. Mais il n'en reste pas moins que, ne serait-ce que pour respecter l'étymologie, le territoire demeure un élément central de la discipline dont on a pu dire qu'elle a pour objet « *l'étude des interactions entre l'espace géographique et les rivalités de pouvoir qui en découlent* » (Alexandre Defay<sup>2</sup>) ou « *les rivalités de pouvoir sur des territoires et sur des hommes qui s'y trouvent* » (Y. Lacoste<sup>3</sup>). On pourrait donc s'interroger sur l'avenir de ce type d'approche, dès lors que la mondialisation des relations internationales semble entraîner le déclin des territoires au profit des réseaux et ce, d'autant plus que ces réseaux tendent à se dématérialiser au sein d'un cyberspace virtuel. Notre réflexion sur l'évolution de la conflictualité à l'époque contemporaine va donc s'efforcer de montrer que les mutations de la guerre que nous pourrions analyser n'excluent pas l'intérêt de leur approche géopolitique.

D'où le plan que nous proposerons :

### **I Mutation de la conflictualité**

### **II Intérêt d'une approche géopolitique des conflits**

---

<sup>2</sup> Alexandre Defay : *La géopolitique* ; PUF 2005 p. 4.

<sup>3</sup> Yves Lacoste (Dir.) : *Dictionnaire géopolitique* ; Flammarion 1993 p. 3.

## I Mutation de la conflictualité

La fin de quarante ans de Guerre Froide n'a pas conduit, comme certains avaient pu l'espérer, à une paix perpétuelle mais aurait plutôt provoqué une floraison de conflits marquant toutefois une rupture avec l'évolution du siècle précédent vers une guerre totale et mondiale. On peut en effet noter une évolution vers des guerres plus limitées qui n'exclut pas cependant un élargissement du champ des conflits internationaux.

### A Paix et guerres au XXI<sup>e</sup> siècle : pérennité des conflits

Le premier point à relever concerne la fréquence des conflits à l'époque actuelle, ce qui implique deux précisions préalables : d'une part, la mondialisation de la communication et la médiatisation plus grande des phénomènes internationaux accentue sans doute la perception des agitations du monde ; d'autre part la diversité des manifestations de la violence armée rend très aléatoires les statistiques exhaustives dans ce domaine. Les principaux centres de recherche qui interviennent sur ces questions n'utilisent pas les mêmes définitions des formes de conflit ni les mêmes paramètres de différenciation. On peut le vérifier en confrontant les données du SIPRI (*Stockholm International Peace Research Institute*), de l'UCDP (Upsala Conflicts Data Program de l'Université d'Upsala), de l'*Institute for Economics and Peace* qui réalise le Global Peace Index, du CIDCM (*Center for International Development and Conflict Management* de l'Université du Maryland) ou encore l'*Indice Passy Dunant*, le seul français, né des recherches du lieutenant-colonel Renaud François<sup>4</sup>. On peut ainsi faire plusieurs observations :

- Du point de vue terminologique, si en général le mot guerre est proscrit dans la mesure où la conception traditionnelle de « *la guerre, continuation de la politique par d'autres moyens* » selon la formule de Clausewitz, est interdite par la Charte des Nations Unies et est remplacée par la notion de « conflit armé », on admet cependant que l'équivalent d'une guerre conventionnelle se définit par le nombre de victimes : au moins 1000 en un an (mais les experts varient sur l'alternative : année civile ou 12 mois suivis). Le plus souvent, on distingue trois formes : conflits inter-étatiques, conflits internes ou non étatiques et violence unilatérale.
- Sur un plan quantitatif global, on observe 3 périodes : de 1946 à 1975, la courbe varie peu : de 15 à 30 conflits par an. De 1975 à 1990 un pic se dessine, de 40 à 50 avec un sommet à 52 (1991/1992). La courbe régresse ensuite puis se stabilise entre 30 et 40 de 2000 à 2012. La courbe des conflits interétatiques variant peu, à moins de 5, ce sont les conflits internes qui entraînent les principales évolutions.

---

<sup>4</sup> [www.sipri.org](http://www.sipri.org) [www.ucdp.uu.se](http://www.ucdp.uu.se) [www.economicsandpeace.org](http://www.economicsandpeace.org) [www.cidcm.umd.edu](http://www.cidcm.umd.edu)  
[www.irenees.net](http://www.irenees.net)

- Sur le plan géopolitique, la paix « nucléaire » entre les grandes puissances et la paix « démocratique » entre les pays occidentaux apparaissent clairement.

CONFLITS ARMES (Chiffres UCDP)

I 1989- 1999

Régions	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999
Europe	2	3	7	8	9	5	5	1	0	2	3
Moyen-Orient	4	7	8	7	7	6	6	7	4	3	3
Asie	16	21	15	19	15	16	16	18	19	16	15
Afrique	12	13	17	14	11	15	10	12	14	17	16
Amérique	9	6	5	4	3	4	4	3	2	2	2
<b>TOTAL</b>	<b>43</b>	<b>50</b>	<b>52</b>	<b>52</b>	<b>45</b>	<b>46</b>	<b>41</b>	<b>41</b>	<b>39</b>	<b>40</b>	<b>39</b>

II 2000-2010

Régions	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009	2010
Europe	1	2	1	1	2	2	1	2	2	1	1
Moyen-Orient	3	3	2	3	3	5	5	4	4	5	5
Asie	17	14	12	15	14	17	16	14	16	15	12
Afrique	15	16	15	11	10	7	10	12	13	12	10
Amérique	1	2	2	1	3	2	2	3	3	3	3
<b>TOTAL</b>	<b>37</b>	<b>37</b>	<b>32</b>	<b>31</b>	<b>32</b>	<b>33</b>	<b>34</b>	<b>35</b>	<b>38</b>	<b>36</b>	<b>31</b>

III 2011-2012

Régions	2011	2012	1989-2012
Europe	1	2	<b>23</b>
Moyen-Orient	6	5	<b>15</b>
Asie	13	10	<b>42</b>
Afrique	15	13	<b>47</b>
Amérique	2	2	<b>14</b>
<b>TOTAL</b>	<b>37</b>	<b>32</b>	<b>141</b>

**B** « *La guerre hors limites* » : élargissement du champ des conflits

Si la guerre, certes toujours présente, n’a pas réellement progressé, on peut cependant noter un élargissement de la conflictualité, au sens le plus général, dans la mesure où elle aurait tendance à dépasser ses limites traditionnelles. On peut ici se référer à l’ouvrage qui mériterait une plus grande notoriété, publié en 1999 par deux stratèges chinois : QIAO Liang et WANG Xiangsui : *La guerre hors limites*<sup>5</sup>. Remarquables connaisseurs de l’histoire et des stratégies du monde occidental, ils soulignent l’importance, dans les guerres nouvelles, de l’art de la combinaison : « Le dernier point, mais en aucune façon le moins important, est

<sup>5</sup> QIAO Liang, WANG Xiangsui, *La guerre hors limites*. Payot-Rivages poche, 2006.

de savoir si l'on a pensé à combiner le champ de bataille et le non-champ de bataille, le guerrier et le non-guerrier, le militaire et le non militaire, ou plus concrètement, les avions furtifs, les missiles de croisière et les tueurs de l'internet, la menace nucléaire, la guerre financière et les attentats terroristes ou carrément Schwarzkopf + Georges Soros + Morris Jr [ célèbre pirate informatique] + Ben Laden» (op.cit. p.201). On ne saurait mieux exprimer la complexité de la conflictualité contemporaine qui recourt non seulement aux perfectionnements de la technologie militaire mais à la guerre économique et financière, à la cyberguerre, au terrorisme ou encore à la guerre psychologique et médiatique, au « choc des civilisations » ou à la guerre environnementale et à l'utilisation des variations climatiques, citées par ailleurs. Dans tous ces champs, partenaires et adversaires, alliés ou ennemis peuvent ne pas être les mêmes, ajoutant encore à la complexité.

### C Les guerres limitées : évolution des modes de conflit

Pour passer des considérations générales aux données observables, on relève que si certaines formes de conflits s'effacent — disparition des guerres totales, déclin des guerres conventionnelles, caractère inacceptable de la guerre nucléaire — la guerre n'est pas morte pour autant, prenant les formes de guerres asymétriques, de conflits de basse intensité, de piraterie, de terrorisme ou, à l'opposé, de maîtrise de la violence. Cette évolution a de multiples explications.

Les causes immédiates des conflits changent : le recours à la force répond moins à des revendications de puissance émanant des états qu'à des revendications identitaires exprimées par les sociétés ou à des affirmations de politique sécuritaire émises par des organisations internationales. Dans le premier cas existe une grande variété de situations : libération nationale, reconnaissance d'une identité régionale, ethnique, religieuse ou culturelle, frustration socio-économique... Dans le second, les politiques sécuritaires font appel à une promotion de l'ordre international, global ou régional impliquant maintien, rétablissement ou imposition de la paix ; elles légitiment le recours à la force par les concepts flous de droit voire de devoir d'ingérence ou d'obligation de protéger.

Les pratiques guerrières se diversifient :

- Changement des objectifs : la nature des conflits conduit à une transformation des effets attendus : s'il s'agit toujours de contraindre l'adversaire à se soumettre à sa volonté, on cherchera à y parvenir par la conviction plus que par l'élimination. Dans la « guerre au sein des populations » (Colin Gray, généraux Rupert Smith et Vincent Desportes), pour conquérir les « esprits et les cœurs », il faudra modérer l'application de la force et combiner action militaire et action diplomatique même aux niveaux bas (un expert américain a ainsi pu parler du rôle du « caporal stratégique<sup>6</sup> »).

---

<sup>6</sup> General Charles C. Krulak, « The Strategic Corporal: Leadership in the Three Block War », *Marines Magazine*, janvier 1999.

- Multiplication des acteurs : Aux acteurs institutionnels : états (en déclin relatif) et surtout organisations internationales universelles (ONU) ou régionales (OTAN, Union Européenne, Union Africaine, CEDEAO...) s'ajoutent de multiples acteurs réels : mouvements de libération, groupes de pressions, ONG, multinationales, organisations clandestines...
- Evolution des forces armées : Les forces nationales doivent s'adapter à des missions nouvelles ; les forces multinationales les plus fréquemment utilisées sont encore à la recherche d'une meilleure efficacité. Quant aux forces infranationales, elles se traduisent par diverses formes de milices, de nouveaux types de mercenaires et un considérable développement de sociétés militaires privées.
- Mutation des espaces : elle traduit une des caractéristiques fortes du changement. C'est vrai pour les espaces géographiques : sur terre, mouvement de la campagne vers la ville ; en mer, de la surface aux fonds sous-marins, de la haute mer vers les côtes ; dans les airs : de l'espace atmosphérique à l'espace extra-atmosphérique.

Et il faut évidemment rappeler la place croissante des espaces virtuels, qu'il s'agisse du cyberspace, lieu de la guerre de l'information et des diverses modalités de la cyber-guerre ou de l'espace mental des individus, cible de la guerre du sens.

Cette référence à la mutation des espaces dans les nouveaux conflits nous conduit à poser la question de l'intérêt d'une approche géopolitique de cette évolution.

## **II Intérêt de l'analyse géopolitique des conflits**

Deux caractéristiques du monde contemporain pourraient faire douter de la pertinence de l'analyse géopolitique. Le phénomène de mondialisation tend à globaliser au niveau planétaire les échanges de toute nature, économiques, financiers bien sûr mais aussi socioculturels et même interindividuels. Au sein du village planétaire, cher à Mac Luhan, l'uniformisation des comportements et des pratiques se développe et atténue les spécificités locales. Dans de nombreux domaines, la notion de territoire cède la place aux flux et aux réseaux. D'autre part les progrès des communications, comme techniques, et de la communication, comme méthode, conduisent à une dématérialisation des échanges qui se situent de plus en plus dans un espace virtuel commun à tous. L'internet et le web se jouent des espaces concrets et permettent l'universalité et l'instantanéité des relations humaines. On pourrait donc craindre que la géopolitique, après une éclipse due à ses dérives idéologiques, connaisse un nouveau déclin, cette fois pour des raisons scientifiques et techniques. Or nous verrons qu'il n'en est rien, dans le domaine de notre étude des rapports de force entre groupes humains qui restent son objet essentiel. Pour ce faire, on évoquera successivement l'objet, la conduite et la localisation régionale

des conflits qui se déroulent à notre époque.

#### A Approche géopolitique de l'objet des conflits

La complexité de la conflictualité contemporaine oblige à se limiter aux causes principales et à prendre le risque de réduire le champ des interactions ; c'est pourquoi nous retiendrons seulement les revendications identitaires et la quête des ressources naturelles comme origine des conflits et la ville et la frontière comme lieux d'application.

- **La revendication identitaire** est à l'origine de nombreux conflits tant dans les états issus de la décolonisation que dans de vieilles nations en proie à des ambitions régionalistes. Elle s'appuie toujours sur une définition territoriale de l'identité à partir de bases historiques et géographiques. L'exemple des conséquences de l'éclatement de la Yougoslavie est topique : Au Kosovo, les populations kosovares affirment leur particularisme ethnique et religieux et leur présence séculaire dans la région. De son côté, la Serbie justifie son opposition à l'indépendance du Kosovo par la référence à la bataille historique du Champ des Merles (Kosovo Polje) qui vit pourtant la victoire turque le 15 juin 1389 mais symbolise la résistance serbe et l'origine de son oppression. Au Nord Mali, la revendication des Touareg sur l'Azawad montre que, même pour des nomades, les terres de parcours sont indispensables à l'autonomie de leur mode de vie. L'insularité peut aussi expliquer des exigences particularistes à fondement culturel, historique ou économique comme en Corse par exemple. Dans tous ces cas, l'approche géopolitique facilite la compréhension de phénomènes oppositionnels plus ou moins radicaux.
- **La quête de ressources naturelles** s'apparente aux formes plus classiques de causalité des conflits liés aux ambitions territoriales des états mais elle peut prendre des formes plus originales en fonction des acteurs concernés ou de la nature des richesses convoitées. Il suffira d'évoquer la géopolitique de l'énergie et d'abord celle des hydrocarbures dont la présence conduit inévitablement à des tensions pouvant générer des conflits internes (Delta du Niger au Nigéria) ou externes (cas des deux Soudan où la production et le transport du pétrole ont provoqué la reprise d'hostilités malgré le difficile compromis ayant conduit à la sécession en deux états). Ce sont également les importantes ressources minières qui sont à l'origine d'oppositions armées récurrentes du Kivu, dans la région des grands lacs africains, où sont impliqués des états (République Démocratique du Congo, Rwanda, Ouganda) ainsi que diverses milices ethnico-tribales. De même la gestion de l'eau, dans l'hypothèse des fleuves internationaux, peut amener des tensions entre états susceptibles de s'aggraver : Turquie/Syrie/Irak à propos des barrages sur le Tigre et l'Euphrate, Ethiopie/Egypte à propos du Haut Nil...

Un autre aspect de l'objet géopolitique de la conflictualité concerne les lieux d'application les plus fréquents des guerres contemporaines même s'il n'est question que d'illustrations nouvelles de problématiques anciennes puisque les exemples choisis seront la frontière et la ville.

- **Etablissement et respect des frontières :** Suivant une mode, largement médiatisée, la mondialisation aurait conduit au déclin du rôle des frontières et multiplié les organisations «sans frontières». Cependant deux publications récentes en ont pris le contrepied. Sur le ton polémique du manifeste, Régis Debray fait *l'éloge des frontières* en rappelant les dangers du confusionnisme sans limites. Citons le sur notre sujet: « *Il est facile de voir qu'aux endroits de la mappemonde où il y a du grisé dans l'entre-deux et des pointillés qui se chevauchent, la parole est à la grenade, au plastic et aux machettes*<sup>7</sup> ». De façon plus technique, Michel Foucher parle de *l'obsession des frontières*<sup>8</sup>, et précise que, depuis 15 ans, plus de 26 000 kilomètres de frontières politiques ont été tracées en Europe et en Asie Centrale et que les programmes en cours de murs et barrières diverses concernent 26 000 kilomètres. Les conflits frontaliers contribuent à maintenir l'insécurité en de nombreux endroits : Balkans, Cachemire, Caucase, Asie Centrale (vallée du Ferghana), Moyen Orient, Sahara occidental par exemple pour les frontières terrestres ; Mer Egée ou Mer de Chine pour les frontières maritimes.
- **La ville et la guerre :** Objet de conflit depuis ses origines mythiques (La guerre de Troie), la ville entretient un rapport permanent avec la guerre, dès lors qu'elle est le lieu privilégié du pouvoir depuis la fin du néolithique. Mais aujourd'hui, eu égard à l'urbanisation croissante des populations du monde, elle joue un double rôle. Elle conserve sa fonction d'objectif essentiel de tout conflit armé qui implique la prise de contrôle de toutes les grandes agglomérations, comme vient de le montrer l'opération Serval avec la conquête prioritaire des villes du Nord Mali : Gao, Tombouctou, Kidal ou Tessalit. Mais elle est aussi très souvent le lieu principal de la bataille et le cadre de toute action de maîtrise de la violence. Dans la première hypothèse, on pourrait citer le cas de Bagdad : d'abord objectif de la phase conventionnelle de l'opération Iraqui Freedom et rapidement occupée en avril 2003, elle a été pendant presque dix ans le théâtre d'une guerre urbaine continue, faite de guérilla, de harcèlement et de terrorisme. Pour la seconde, l'exemple de Rio de Janeiro est symptomatique de la sécurisation d'une grande conurbation en vue d'événements majeurs à venir : pour préparer l'organisation de la Coupe du Monde de football en 2014 et les Jeux Olympiques en 2016, les autorités brésiliennes avaient décidé dès novembre 2010 de reprendre le contrôle des favelas,

<sup>7</sup> Régis Debray, *Eloge des frontières*. Gallimard, 2010, p. 84.

<sup>8</sup> Michel Foucher, *L'obsession des frontières*. Perrin, 2007.

jusqu' alors aux mains des maîtres du trafic de drogue et ont mis en jeu de très importantes forces tant militaires que policières.

### **B Approche géopolitique de la conduite des conflits**

Dans cette perspective, plus technique, qui se relie à la géostratégie et à la géographie militaire, il conviendrait de mettre en lumière les ressources et les contraintes que les principales caractéristiques géographiques du lieu où se déroule le conflit confèrent à la direction des opérations militaires. Ces données, suivant leur nature, peuvent influencer la gestion des crises aussi bien sur le plan de la décision générale d'intervention, politique ou stratégique, que sur celui de la conduite, tactique, de la bataille sur le terrain. On peut synthétiser ces facteurs géopolitiques autour de trois secteurs : celui, global, d'une redéfinition des espaces militaires, celui, classique, des conséquences de données de la géographie physique et celui, renouvelé, des effets de l'environnement humain.

- La redéfinition des espaces militaires : dans les espaces matériels (terre, mer, air) on a déjà noté certaines évolutions liées à la transformation des objectifs comme des moyens techniques mais l'essentiel est l'émergence de deux nouveaux espaces : la militarisation de l'espace extra-atmosphérique a profondément modifié les conditions de l'observation, de la localisation et de la communication dans la mise en œuvre des forces. D'autre part, les progrès de l'utilisation du cyberspace ont donné naissance à de nouvelles formes de conflit intégrés dans la notion de cyber-guerre. Dans ces deux cas, même si la racine «géo» se trouve dépassée, on peut encore parler de géopolitique dès lors qu'il est question de relation entre espace et pouvoir.
- La situation géographique du territoire : la situation du terrain à prendre en compte comporte les principales dimensions géographiques, les plus générales (accès à la mer, enclavement, insularité, axes de communication) relèvent plutôt de la stratégie, les plus contingentes (relief, hydrographie, végétation, conditions climatiques...) plutôt de la tactique. Sur tous ces points on doit noter que les mutations de la conflictualité n'ont pas provoqué d'importantes modifications de l'appréciation de la situation géopolitique des conflits. On remarquera seulement que les progrès de la technologie militaire comme ceux de la cartographie et de la météorologie permettent de mieux maîtriser les contraintes géopolitiques.
- L'environnement humain : outre l'intérêt plus grand de la géopolitique moderne pour la géographie humaine, la transformation des objectifs des «guerres au sein des populations» a considérablement augmenté la prise en compte des facteurs humains. La préparation de toute intervention implique une connaissance aussi précise que possible du milieu humain concerné : langues, religions, pratiques culturelles, opinions politiques, situation économique. L'aide humanitaire et les actions civilo-militaires

sont étroitement coordonnées à la gestion militaire du conflit ; de plus celle-ci doit veiller à éviter au mieux les « dégâts collatéraux » de l'usage de la force comme les exactions des personnels militaires. Ce souci de l'environnement humain a conduit les armées à une réflexion nouvelle sur le droit et la morale et à intégrer parmi leurs personnels des conseillers juridiques et politiques, voire des spécialistes en sciences humaines.

### C Approche géopolitique de la localisation régionale des conflits

Cette approche permet de faire la synthèse des observations précédentes en mettant en lumière, au niveau mondial, les régions relativement pacifiques et celles où se déroulent de véritables conflits, pour tenter de dégager les causes de ces différences. Comme cela a été évoqué plus haut, les données utilisées pour mesurer le caractère pacifique ou conflictuel d'une région ou d'un pays peuvent varier, entraînant des classements différents : ainsi, la France est classée 40°/158 par le Global Peace Index et 20°/175 par l'indice Passy Dunant, le Laos : 37° GPI et 131° IPD, la Russie : 153° et 107°, Israël 150° et 85°. Cela rend délicates les comparaisons géographiques.

Cela dit, on peut d'abord remarquer que des continents entiers sont épargnés par les conflits ouverts : Europe, Amérique, Australie ainsi que de grandes puissances : Chine et Inde, bien que des risques modérés d'instabilité soient à relever pour ces deux pays comme pour la Russie. Trois régions concentrent les principaux conflits ouverts :

- Asie du Sud-Ouest : Pakistan/Afghanistan et Caucase
- Moyen-Orient
- Afrique : Sahel, Afrique Centrale, Corne de l'Afrique

Ces régions constituent l'Arc de Crise évoqué par le dernier Livre Blanc, de l'Atlantique à l'Océan Indien, même si cet ensemble n'est pas homogène.

Si on osait prendre le risque d'une explication, on pourrait noter trois caractères communs : Instabilité politique de régimes non démocratiques ; présence de richesses minières, notamment d'hydrocarbures ; développement d'un islamisme radical.

Enfin on observe une tension nouvelle dans la zone Asie Pacifique autour de deux phénomènes, l'affirmation d'une capacité nucléaire et balistique par la Corée du Nord et les revendications chinoises en Mer de Chine. Dans le premier cas, les provocations nord coréennes ont sans doute deux objectifs : à l'intérieur, renforcer la stature politique de Kim Jong-Un ; à l'extérieur, tester les réactions de la Chine dont le soutien est vital. Les manifestations de puissance maritime de la Chine tendent à montrer que la Chine n'est pas seulement un géant économique mais pourrait devenir un concurrent militaire des Etats-Unis.

Il serait périlleux de prétendre conclure par d'ambitieuses prévisions sur l'avenir de la paix dans le monde. Aussi nous nous contenterons d'esquisser une réponse à notre question méthodologique initiale et d'évoquer une forme éternelle de géopolitique.

Malgré la mondialisation et la virtualisation des relations internationales, l'approche géopolitique de la conflictualité n'a pas perdu sa valeur dans la mesure où les notions d'Etat, de territoire et de frontières resteront encore longtemps déterminantes pour expliquer la naissance et l'évolution des crises internationales. Il convient seulement d'admettre que le concept d'espace qui fonde la géopolitique s'est élargi et que le cyberspace voit s'affronter les mêmes rivalités humaines que les espaces matériels. Comme le fit, il y a un siècle, le domaine aérien avec l'essor de l'aviation, il prend sa place dans la théorie et la pratique de la guerre.

Il y a 25 siècles, Thucydide, dans la Guerre du Péloponnèse, démontrait que la guerre repose toujours sur l'un de ces trois sentiments humains : la peur, l'honneur ou l'intérêt. Il y quelques années, Dominique Moïsi, cofondateur de l'Institut Français de Relations Internationales, nous proposait une *Géopolitique de l'émotion*<sup>9</sup> qui révélait comment les cultures de peur, d'humiliation et d'espoir façonnent le monde. Aux origines de la guerre, c'est donc en définitive toujours l'homme qui s'affirme avec ses passions comme avec sa raison.

\*\*\*

### BIBLIOGRAPHIE

- Ancel, Jacques. *Géopolitique*. Delagrave, 1936.
- Battistella, Dario. *Paix et guerres au XXI<sup>e</sup> siècle*. Ed. Sciences Humaines, 2011.
- Braudel, Fernand. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. A. Colin, 1949.
- Chaliand, Gérard. *Atlas du nouvel ordre mondial*. R. Laffont, 2003.
- Chaliand, Gérard, Jean-Pierre Rageau. *Atlas Stratégique*. A. Fayard, 1983.
- Chauprade, Aymeric. *Géopolitique, constantes et changements dans l'histoire*. Ellipses, 2001.
- Chauprade, Aymeric. *Introduction à l'analyse géopolitique*. Ellipses, 1999.
- Chauprade, Aymeric, Thual François. *Dictionnaire de géopolitique*. Ellipses, 1998.
- Defay, Alexandre. *La géopolitique*. PUF, 2005.
- Demangeon, Albert. *Le déclin de l'Europe*. Payot, 1920.

---

<sup>9</sup> Dominique Moïsi, *La Géopolitique de l'émotion*. Flammarion, 2008.

- Demangeon, Albert. *Problèmes de géographie humaine*. A. Colin, 1942 (posthume).
- Desportes, Vincent. *La guerre probable*. Economica, 2007.
- Dussouy, Gérard. *Quelle géopolitique au XXI<sup>e</sup> siècle ?* Complexe, 2001.
- Foucher, Michel. *Fronts et frontières*. Fayard, 1991.
- Giblin, Béatrice (Dir.) *Les conflits dans le monde*. A. Colin, 2011.
- Gourdin, Patrice. *Géopolitiques*. Choiseul, 2010.
- Gray Colin, S. *La guerre au XXI<sup>e</sup> siècle*. Economica, 2005.
- Haushofer, Karl. *De la géopolitique*. Fayard, 1986 (réédition des textes essentiels).
- Hervouet Gérard, Michel Fortmann (Dir.) *Les conflits dans le monde 2011*. PU Laval, 2011.
- Kjellen, Rudolf. *Stormaktema Konturer kring samtiden storpolitik*, 1905 (*Les grandes puissances ; jamais traduit*).
- Lacoste, Yves. *Dictionnaire de géopolitique*. Flammarion, 1994.
- Lacoste, Yves. *Géopolitique*. Larousse, 2006.
- Lacoste, Yves. *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*. Maspero, 1976 (1<sup>e</sup> ed.).
- Lorot, Pascal. *Histoire de la géopolitique*. Economica, 1995.
- Lorot, Pascal, Thual François. *La géopolitique*. Montchrestien, 1997.
- Mackinder, Halford J. *The Geographical Pivot of History*. The Geographical Journal, 1904.
- Mahan, Albert. *The Influence of Sea Power upon History (1660-1783)*. Boston, Little, Brown and Co, 1890.
- Moreau-Defarges, Philippe. *Dictionnaire de géopolitique*. A. Colin, 2002.
- Moreau- Defarges, Philippe. *Introduction à la géopolitique*. Seuil, 2005.
- Raisson, Virginie. 2033: *Atlas des futurs du monde*. Robert Laffont, 2010.
- Ratzel, Friedrich. *La géographie politique, les concepts fondamentaux*. Fayard, 1988 (Réédition des œuvres principales).
- Siegfried, André. *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la III<sup>e</sup> République*. A. Colin, 1913. Réimpression Imprimerie Nationale, 1995.
- Smith, Rupert. *L'utilité de la force*. Economica, 2007.

Spykman, Nicholas. *America's strategy in World Politics: the United States and Geography of Peace*. N.Y. Harcourt, 1942.

Spykman, Nicholas. *The Geography of Peace*. N.Y. Harcourt, 1944.

Thual, François. *Méthodes de la géopolitique*. Ellipses, 1996.

Victor, Jean-Christophe (Dir.) *Le dessous des cartes*. Taillandier, 2011.

Vidal de la Blache, Paul. *La France de l'Est* [1917]. Réédition La Découverte, 1994.

\*\*\*

### **DISCUSSION**

Dans la discussion qui a suivi, sont intervenus Mme Françoise BESSON, MM. Alain BOUDET, Guy FRANCO, Olivier MOCH, Jacques PECHAMAT, Germain SICARD.